

UN FRANÇAIS EN APARTHEID

PIERRE-ANDRÉ ALBERTINI



au Vif du Sujet

GALLIMARD

Extrait de la publication

Je remercie Vincent Colonna et Didier Daeninckx, ainsi que Nicole, sans qui ce livre ne serait pas. Mes remerciements vont aussi à tous ceux qui se sont mobilisés pour obtenir ma libération.

© Éditions Gallimard, 1988.

A Vanessa

« ... il y a une manière d'émouvoir qui est de montrer les faits, les choses, sans en dire l'effet ».

Stendhal

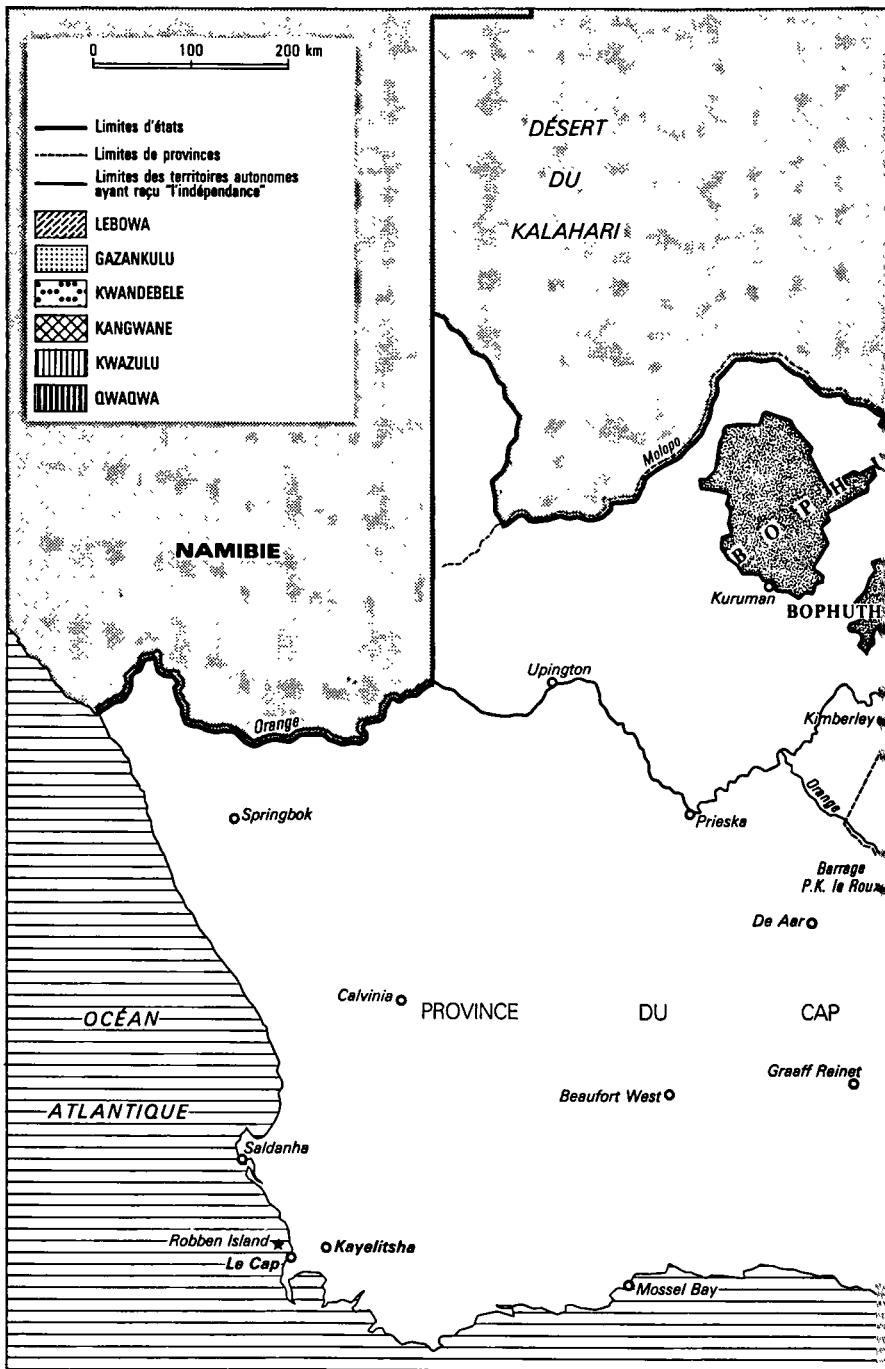
Journal, 5 février 1805.

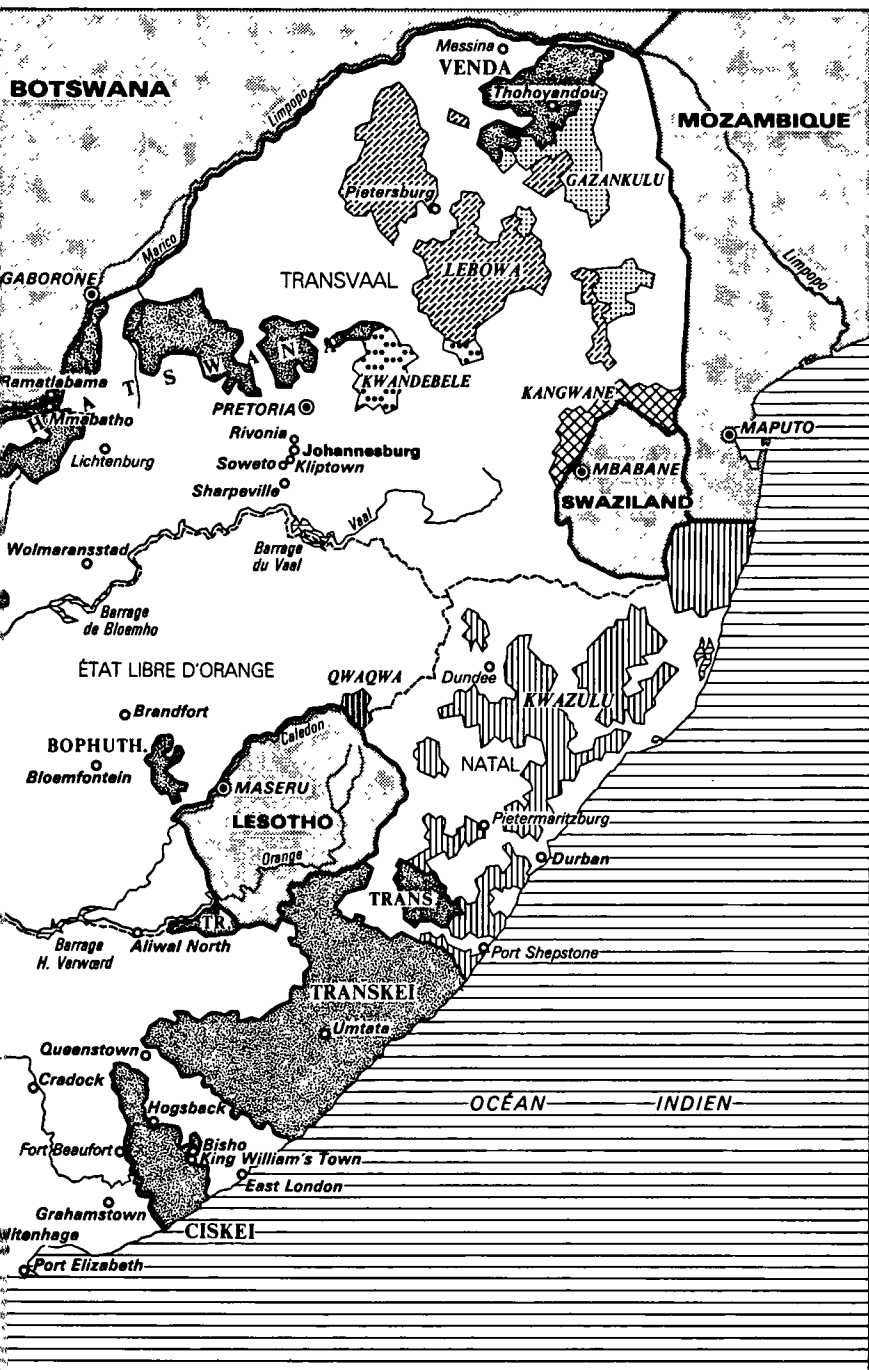
PROLOGUE

J'ai aidé, en Afrique du Sud, ceux qui combattent l'apartheid; et j'ai écrit ces lignes pour dire combien cela me fut naturel. J'ai servi de courrier, transmis des messages, transporté des armes; et aucun de ces actes ne m'a semblé exceptionnel. Je voudrais croire que la plupart des Français de ma génération, placés dans la même situation, auraient fait de même.

C'est en mars 1985 que je suis parti « coopérer » en Afrique du Sud. Par hasard. En préférant la coopération à l'étranger au service militaire sous l'uniforme. J'avais alors vingt-cinq ans, des études de lettres pour bagage, une envie de voyager comme ordre du jour. Enseigner pendant deux ans en Afrique, en Amérique du Sud ou en Océanie me paraissait une perspective plus réjouissante que de défiler dans la cour d'une caserne. Candidat à un poste de VSNA – Volontaire du service national actif –, j'avais reçu, en juillet 1984, une réponse positive du ministère des Relations extérieures: je serais coopérant à l'université pour Noirs de Fort-Hare, Afrique du Sud.

A l'époque, je suis surpris: comment se fait-il que la France (socialiste) coopère avec l'Afrique du Sud? Si je ne suis pas un militant, j'ai des convictions; et l'apartheid, la discrimination, le racisme, spontanément, je suis contre. Entre juillet 1984 et mars 1985, lors de plu-





L'AFRIQUE DU SUD

Extrait de la publication

sieurs rendez-vous au ministère, rue La Pérouse, à Paris, j'essaie d'obtenir des précisions sur mon affectation. La première réponse est sans équivoque. Un fonctionnaire m'explique, en deux mots, que l'Afrique du Sud est un partenaire important de la France, que des VSNA y sont envoyés depuis longtemps, que les premiers à partir furent des techniciens et des commerciaux. Dans le domaine culturel, un accord existe depuis 1981, qui prévoit que la France affecte des professeurs de français dans les universités de non-Blancs.

« Que se passerait-il si je refusais le poste? » Très gentiment, mon interlocuteur me fait comprendre que je risque de me retrouver à balayer la cour d'une caserne. « Les dernières pièces de votre dossier sont arrivées très en retard. Pour le moment, il n'y a pas d'autre poste à pourvoir que celui-ci. Il y aurait bien une possibilité en Ouganda, mais le pays n'est pas sûr. Il est improbable que le ministère décide d'y envoyer un nouveau coopérant. »

Ultime question : « Où se trouve Fort-Hare, exactement? » Elle déclenche de très étonnants mouvements chez mon vis-à-vis. Sa bouche s'ouvre largement, puis se referme, tandis que gonflent ses joues. Il pouffe quatre fois. Ensuite, empoignant les deux accoudoirs de son fauteuil, il pivote sur sa gauche, vers la fenêtre, puis vers la droite, adresse un regard interrogateur à un collègue, qui garde le silence. Je ne m'attendais pas à ce que ma question, prévisible, les prenne ainsi de court. Le fonctionnaire abandonne enfin son fauteuil et quitte la pièce en ouvrant la porte d'un bureau adjacent. « Veuillez patienter une petite minute. » Je l'entends qui se renseigne auprès des autres employés du service.

A son retour, il « avoue » : « Personne ne sait!... Nous allons nous renseigner. Le mieux est de repasser me voir. En attendant, voici l'adresse des parents de votre prédécesseur à Fort-Hare. Contactez-les. »

Je ne parviendrai pas à joindre ces gens avant ma

seconde visite rue La Pérouse. C'est un nouveau fonctionnaire qui me reçoit. A peine me suis-je présenté, il prouve sa connaissance de mon dossier : « Vous voulez savoir où vous partez, n'est-ce pas? J'ai la réponse que vous attendez : Fort-Hare se trouve au nord du pays, près de Pietersburg. »

Je ne me doute pas que cette « information » me fera presque renoncer à mon poste. Mes parents, en effet, ne cachent pas leur réticence à l'idée de mon départ. L'actualité, avec ses images récurrentes d'un pays en flammes, est le premier de leurs arguments. Elle renforce leur conviction politique : je ne devrais pas accepter de coopérer au pays de l'apartheid! Ma mère, surtout, est inquiète. Quand je lui livre l'« information » recueillie au ministère, elle l'est encore plus : « Pietersburg! Mais c'est au nord du Transvaal, un bastion afrikaner! C'est sûrement la province la plus raciste de toute l'Afrique du Sud. Je ne comprends pas comment le gouvernement français ose envoyer un coopérant dans cette région. »

Par curiosité, comme cela m'arrive fréquemment depuis juillet, j'ouvre un atlas. Je passe au peigne fin toute la région de Pietersburg, sans parvenir à trouver Fort-Hare. Et pour cause... A ma troisième visite au ministère, j'apprendrai enfin que l'université de Fort-Hare est située dans une ville qui répond au nom charmant d'Alice. Un autre nom complète l'adresse : Ciskeï. Perplexe, je demande au fonctionnaire de la rue La Pérouse, ce qu'il signifie : « C'est un bantoustan », répond-il, sans autres précisions. Je ne retournerai aux Relations extérieures que pour y retirer mon passeport et mon billet d'avion.

Chez mes parents, un peu déboussolé, je consulte à nouveau l'atlas. En bordure de l'Océan Indien, au sud de Durban, je trouve le Transkeï. Impossible de dénicher le Ciskeï. Je suis la côte. Entre East London et Port Elizabeth, je crois m'être perdu. Mon père est le premier à repérer le nom d'Alice. Pietersburg est à

l'autre bout du pays! Mais Fort-Hare ne figure toujours pas sur la carte.

Pourtant je sais très bien où je vais. Les brèves et incomplètes explications de l'administration sont finalement suffisantes. Peu importe que Fort-Hare soit au nord ou au sud, un poste d'enseignant coopérant dans une université « pour Noirs » m'attend bien en Afrique du Sud. Fort-Hare est introuvable, mais l'apartheid existe. Il était inutile d'aborder ce sujet, dans un bureau, à Paris. L'apartheid existe. Si je pars, je dois m'y adapter.

À Alice, pendant un an et demi, je mènerai une vie paisible et sédentaire. Loin de Johannesburg et de Soweto, loin du Cap et de Crossroads. Au cours de ce séjour, je ne trouverai qu'un seul moyen de m'adapter à l'apartheid : aider, de mon mieux, ceux qui le combattent. Un simple geste politique d'autodéfense face à un régime qui broie les individus, les Noirs mais aussi les Blancs.

Mon témoignage n'est donc pas le récit d'une aventure vécue, comme on l'entend d'ordinaire. Il n'y a pas d'aventure individuelle à vivre en Afrique du Sud. Je ne suis pas le héros de ces pages, parti à la recherche d'émotions fortes. Je ne suis qu'un témoin, témoin par la force des choses, parce que j'étais là, en ces lieux et en ces moments, et qu'il n'y avait, à mes yeux, pas d'autre choix. La lutte contre l'apartheid n'est pas un combat des Noirs contre les Blancs – aussi ces pages ne laissent-elles guère de place à la question raciale. C'est une question de dignité humaine qui ne se résume pas à une question de couleur de peau. Ce régime fasciste, où le racisme est le point d'ancrage d'une philosophie politique, ne laisse pas d'autre alternative que d'être pour au contre. Il n'y a pas d'entre deux.

Dans ce récit, je n'ai pas prétendu restituer exactement l'Afrique du Sud, au quotidien. Pour ce faire, il m'aurait fallu rédiger un journal, associer au fil des jours l'anecdotique et l'essentiel. Sur place, je n'en avais pas le désir. Tenir un journal me serait apparu comme une trahison

de la confiance de mes camarades. Si, en liberté ou en prison, j'avais sans cesse consigné par écrit des impressions et des observations, j'aurais eu le sentiment de transformer en sujets d'expérience ces hommes et ces femmes qui risquent toujours, aujourd'hui, leurs libertés et leurs vies.

I
EN APARTHEID

Au centre de nulle part

L'eau bleue d'une myriade de piscines, serties du vert tendre des jardinets, miroite au soleil. Dans quelques instants, nous atterrirons à Jan Smuts. La température extérieure est de vingt-sept degrés. Nous sommes le 9 mars 1985. Il n'y a pas de décalage horaire entre la France et l'Afrique du Sud. Et j'ai fait bon voyage.

Je n'ai jamais été en Afrique noire; mais je connais l'Amérique du Nord, du moins ses villes. Et c'est la Californie ou le Texas qu'évoquent pour moi les abords de cet aéroport de Jan Smuts, à mi-chemin de Pretoria et de Johannesburg, séparées par une soixantaine de kilomètres. Les Blancs de Johannesburg aiment à dire de leur ville : « C'est un petit New York. » C'est vrai : les gratteciel du centre et les banlieues résidentielles qui s'étirent sur des kilomètres lui donnent un air de famille avec la « grosse pomme ». Mais les jardiniers noirs, les livreurs noirs, les domestiques noirs, les serveurs noirs, me rappellent plutôt les villes du Sud des États-Unis.

L'Afrique du Sud est prospère à Johannesburg. Soweto, ses bidonvilles, au sud-ouest de la ville blanche, le sont beaucoup moins; mais c'est à vingt-cinq minutes en voiture. Loin, très loin. Soweto, ce n'est d'ailleurs pas un vrai nom de ville : simplement une abréviation, presque un sigle, pour South West Township.

Ces premières impressions me viennent en déambulant

deux jours à Johannesburg. J'y suis hébergé par un coopérant français. Il accomplit son service militaire en travaillant pour une entreprise française de câbles installée dans la banlieue de Pretoria. Seraient-ce les noces de l'Afrique et du Nouveau Monde? Toutes les rues de Johannesburg semblent dire, avec les Blancs sud-africains et sur un air libéral : « Nous avons, ces dernières années, développé un important programme social pour faciliter l'intégration des minorités de couleur. »

Deux jours plus tard, je quitte Johannesburg. Cette fois, c'est pour débarquer dans un petit aéroport de province, celui de la ville d'East London, après un vol d'une heure et demie. Un chauffeur de l'université de Fort-Hare, où je dois enseigner, m'attend. Il accepte de me laisser le volant. Suivant ses indications, j'évite la ville et m'enfonce dans la campagne. Après quelque temps, je lui demande :

- Où sommes-nous?

- Au Ciskeï, répond-il.

Entre l'aéroport et Fort-Hare, nous ne traversons qu'une seule agglomération, King William's Town. Je conduis sans arriver à trouver de repères. Il n'y a, à gauche et à droite, que des petites collines pelées, rocailleuses, brûlées. De part et d'autre de la route goudronnée partent des chemins de terre, certains assez larges pour accueillir des véhicules automobiles, d'autres simples sentiers. Ils se dirigent, semble-t-il, vers l'une des collines où s'éparpille un village de quelques maisons dont la forme circulaire rappelle de vieilles images de huttes africaines. Parfois, une femme ou un enfant emprunte l'un de ces sentiers. Un cheval, un troupeau de chèvres. Érosion, désolation, le spectacle que je découvre est aux antipodes de la misère du tiers monde telle que je l'imagine. Le fourmillement humain? Pas âme qui vive. Comment se peut-il qu'il y ait, ici, une université? Pourtant, le Ciskeï, je mettrai du temps à le découvrir, est surpeuplé, comme tous les bantoustans.

Qui sont les étudiants? Comment vivrai-je deux ans ici? Le chauffeur somnole sur le siège du passager. Il n'a pas protesté quand je lui ai demandé de conduire. Il est la première personne noire avec qui je suis en contact depuis mon arrivée en Afrique du Sud. Mais aucun dialogue ne s'amorce. J'ai nettement l'impression de me diriger vers le bout du monde, ou vers un lieu qui lui serait très voisin.

Soudain sur la gauche, s'érigent les bâtiments d'une ferme opulente, des réservoirs et des étables. Le maïs est haut et serré, l'herbe et les vaches, grasses, la terre abondante, les champs cultivés. « C'est la ferme de Fort-Hare », dit le chauffeur. Il me demande de m'arrêter pour pouvoir reprendre le volant. « Ils ont aussi une ferme expérimentale pour les oranges, et d'autres terres. » Nous repartons. Le panneau « *Alice* »; des eucalyptus qui ombragent la route; deux, trois, quatre maisons coquettes.

Fort-Hare, l'université, est là, sur notre droite. Posés sur une pelouse fraîche, des bâtiments de deux étages aux murs de briques rouges ou recouverts de crépi blanc, inondés de soleil. Des bosquets, des massifs, des parterres bordent la route intérieure du campus, plus large que la route nationale que nous venons de quitter. Un groupe de jardiniers arrose, râtisse, nettoie. Un labyrinthe de chemins dallés qui se croisent et s'entrecroisent, de larges escaliers, une piscine, des tennis, une église. Mais il n'y a personne en vue. L'on dirait un monument historique, une curiosité touristique, où tout est étudié et entretenu pour le confort du visiteur qui vient de traverser le désert du Ciskei.

Le chauffeur arrête la voiture devant le double escalier d'un des bâtiments. C'est l'administration. Nous montons; l'air conditionné me fait frissonner. Il frappe, la porte s'ouvre. Un Blanc, en costume de brousse « safari », m'accueille. Son accent afrikaner est très prononcé. Il se présente : Du Plessis, ou Du Preez, je ne saisis pas très

PIERRE-ANDRÉ ALBERTINI

UN FRANÇAIS EN APARTHEID

« J'ai aidé, en Afrique du Sud, ceux qui combattent l'apartheid, servi de courrier, transmis des messages, transporté des armes ; et j'ai écrit ces lignes pour dire combien cela me fut naturel. Parce qu'il n'y avait, à mes yeux, pas d'autre choix : la lutte contre l'apartheid n'est pas un combat des Noirs contre les Blancs, c'est une question de dignité humaine. »

A la fois reportage et essai sur une Afrique du Sud vécue de l'intérieur, le témoignage de Pierre-André Albertini n'est pas un livre de propagande. Écrit avec émotion et retenue, c'est le récit scrupuleux de deux ans et demi de la vie d'un jeune *Français en apartheid*, qui ne trouve qu'un seul moyen de s'y adapter : aider ceux qui le combattent. Une confrontation qui se poursuit jusqu'en prison, face à la torture.

Pierre-André Albertini, coopérant à l'université de Fort-Hare, dans le bantoustan du Ciskeï, fut arrêté et emprisonné en octobre 1986, condamné en mars 1987 à quatre ans de prison pour refus de témoignage, puis libéré, en septembre 1987, au cours d'un vaste échange de prisonniers.

GALLIMARD

Photo © W. Campbell - Sygma.



9 782070 712755



Extrait de la publication

88-IV A 71275 ISBN 2-07-071275-3

85 FF tc